

Louis Calaferte

MIROIR
DE JANUS

Carnets V
1980-1981



L'ARPENTEUR

1980

Mercredi 2 janvier

Indécision entre quelques projets, dont aucun ne me satisfait pleinement, d'où un état de déséquilibre intérieur, de fébrilité à la fois bénéfique pour l'esprit, car au moins ne somnole-t-il pas, et irritant dans la mesure où je ne réussis à rien fixer, redoutant que cet élan à la fin ne s'étiolle.

La direction que j'entends imprimer à mon travail de théâtre est subordonnée à des limites précises qui, en même temps qu'elles sont des freins à certaine licence de l'imagination, se présentent comme des lignes de force susceptibles de ne pas borner les œuvres au seul impératif du divertissement.

Le désir du travail artistique n'est-il pas en partie motivé par la crainte d'appartenir à ce « nombre effroyable d'hommes qui passe sans apporter profit ni plaisir », dont parle Gide?

Emportés par la vague créatrice, il semble que nous ne sommes plus les proies vulnérables du temps, cette effusion nous situant dans un no man's land en marge du plat déroulement chronologique, d'où ce sentiment d'échapper à la pression circonstancielle.

Dimanche 6 janvier

Avec un jour d'avance, nous avons en cercle intime célébré le soixante-quatorzième anniversaire de Guite, Guillaume présent.

Ainsi se trouvaient réunies quatre générations, ce qui ne manque pas d'avoir le poids d'un signe dans cette traversée temporelle à laquelle nous sommes assujettis.

Mardi 8 janvier

Puissance magique des images. Comme je le fais parfois, je me suis attardé ce matin, feuilletant un livre d'art, à la contemplation de l'envoûtant Della Robbia, *Enfants jouant de divers instruments et chantant*, auquel, me semble-t-il, fait allusion Valéry Larbaud dans je ne sais lequel de ses livres, peut-être *Allen*, si ma mémoire est exacte.

Œuvres qui nous font percevoir que le monde des formes et des couleurs contient de secrètes substances immatérielles s'adressant directement à l'âme.

Parmi les règles fondamentales présidant à l'art du théâtre, celle excluant tout apport de l'extérieur à la vie des personnages, dont il est alors nécessaire qu'ils aient soit un passé, soit un avenir; êtres formés, d'une certaine manière presque achevés, ce qui crée la tension dramatique, si même leur propos inspire l'idée de comique.

L'œuvre est spécifiquement théâtrale dans la mesure où elle n'explore qu'un univers clos.

A quelques jours d'intervalle, curieux rêves au cours desquels me sont apparus des animaux dépecés vivants, un singe et, la nuit dernière, un petit chien dont le cuir

était déchiré par les mâchoires d'un molosse en fureur, les viscères d'un brun-rouge, que je voyais ensuite entassés dans un panier, comme à l'étal du boucher.

Ces rêves diffèrent un peu des rêves de sang proprement dits, et rien encore ne me permet de leur attribuer une signification symbolique.

Mercredi 9 janvier

Nous avons aménagé dans la bibliothèque un minuscule jardin de table où voisinent maintenant une kalan-koé et deux saintpaulias, l'une violette, l'autre pourpre, auxquelles est venue s'adjoindre une cordyline dont, au toucher, les longues feuilles carminées ont la consistance du vieux parchemin. Nouvelles pensionnaires choyées qui apportent à la pièce garnie de livres et de bibelots une note discrète de beauté vivante.

R., avec lequel nous parlions dernièrement de l'œuvre théâtrale de Montherlant, me disait qu'elle reste appréciée des élèves de l'École d'Art dramatique de la rue Blanche, où il est lui-même inscrit.

Voilà qui est rassurant à une époque où le théâtre, après avoir servi de tribune politique à certains metteurs en scène, est devenu le refuge de toutes les élucubrations d'olibrius impuissants.

Avoir présent à l'esprit que sans cesse nous guette le danger de nous laisser convaincre par la parole et que, quel qu'il soit, d'où qu'il provienne, le discours n'est jamais qu'un informe.

On se surprend de constater que l'immédiat leur semble si important; manquant à comprendre que ce qui doit s'accomplir s'accomplit, avec ou sans leur assentiment, en son temps, non à celui qu'ils prétendent

déterminer et pour un but dépassant de beaucoup cet immédiat auquel se borne leur esprit.

Jeudi 10 janvier

Il s'agit bien de deux vieillissements, l'un physique, l'autre psychologique. Le premier ne signe cependant pas la vieillesse, ces dégâts de l'âge en quelque sorte un peu abstraits, dans la mesure où ils ne constituent pas des handicaps, car nous nous faisons toujours une imprécise représentation de nous-même qui ne tient en général guère compte de ces menues dégradations successives.

Quant au vieillissement psychologique, seul susceptible de nous faire basculer hors de la vie active, un bon fonctionnement intellectuel nous épargne longtemps de ses atteintes. Le vrai vieillissement est celui de la sclérose de la pensée. J'écris cela à cinquante-deux ans.

En l'état actuel des choses, on souhaiterait que les hauts responsables des grandes nations répondent en clair à cette question simple: < Pourquoi la guerre? >

Samedi 12 janvier

Je suis jusqu'au malaise tourmenté par le désir d'écrire une pièce, dont le sujet me fuit. Soucieux de préserver cette étincelle qui pourrait se transformer en œuvre écrite, je m'abstiens de toute lecture et délaisse même ces cahiers, tout en m'écriant intérieurement avec Rilke: < Ah! si cela pouvait suffire! >

Feuilleté le manuscrit dactylographié du deuxième volume des *Carnets*, auquel G. apporte les premières corrections. Il semble qu'il doive porter sur les années 1968-1973. Au passage, j'ai retrouvé les titres des livres que je me proposais alors d'écrire. Ces traces d'enthous-

siasme créateur qui n'a pas abouti sont comme des épaves échouées sur des plages désertes.

Georges Piroué me fait savoir par lettre que l'une des correctrices de la maison d'édition, chargée de revoir le texte du *Chemin de Sion*, lui a écrit afin de lui dire combien elle a été touchée par cette lecture. Voilà un signe auquel je ne puis être que sensible. Cette demoiselle, Brigitte Strauss, s'inscrit donc la première dans le cercle de ferveur discrète que doit atteindre ce livre.

Dimanche 13 janvier

Décidément non, je ne puis m'intéresser encore à des péripéties romanesques. J'en ai fait hier l'expérience en parcourant *Isabelle* et *Les Faux-monnayeurs*, repris par désœuvrement. Je me lasse après un instant de ces descriptions appliquées, de la manipulation des personnages. Le divertissement assez plat ainsi obtenu m'indispose en ce qu'il ne réussit pas même à éveiller ma curiosité. Il est vrai qu'on pourrait objecter que la faute en est à l'absence de consistance des personnages et de l'intrigue imaginés par Gide qui, s'il sait être le fin humoriste désabusé de *Paludes*, ne possède guère les qualités de charpentier d'histoires.

Je doute néanmoins si je pourrais relire avec attachement même les plus grands; mon esprit depuis trop longtemps déshabitué, presque hostile à ces fantaisies de l'imagination dans lesquelles, s'il y en a trace, le vrai auquel j'aspire est si délayé que sa saveur échappe.

De ces destins dont l'accomplissement ne peut s'accommoder que de la brièveté. La fulgurance leur est en quelque sorte inhérente; le signe qu'ils ont à laisser ici-bas se trace avec une surprenante rapidité, peut-être d'autant plus ineffaçable. D'autres, au contraire...

Se dire que la présente stérilité sert de terreau à la fécondité future, et faire en sorte de la nourrir de ce qui, apparemment, semble lui être même le plus étranger.

Certainement c'est ainsi qu'on se doit de naviguer dans cette angoisse du désir créateur ne venant pas à terme aussi vite qu'on le souhaiterait. Tout lui est sans doute profitable de ce dont s'enrichira le sol où il aura à puiser au moment de la germination, car il est probable que l'esprit fonctionne selon le principe des vases communicants et qu'en substance les cloisonnements lui sont étrangers.

Mardi 15 janvier

L'enchaînement et la composition de plusieurs des scènes de *Vie et mort héroïques de Simon S.* me sont apparus hier avec netteté; encouragement à entreprendre la pièce dont, depuis deux ou trois ans, je n'avais qu'une imprécise vue d'ensemble.

Entrevu également le sujet d'une pièce courte à la rédaction de laquelle je brûle de m'atteler, bien que n'en possédant encore que les contours.

Mercredi 16 janvier

On n'entend plus la voix de ceux qui, il y a une dizaine d'années, n'avaient pas de formules assez enthousiastes pour louer l'excellence de la civilisation de nos sociétés, le progrès de l'homme contemporain, etc.; à présent que dans toutes les parties du monde meurent par centaines de milliers des réfugiés fuyant les armées conquérantes, que la torture et l'emprisonnement arbitraire sont pour ainsi dire officialisés dans nombre de pays et qu'en ce qui nous concerne plus immédiatement

nous sommes menacés d'une guerre dont on peut prévoir les abominations.

Nous, qui n'avons en vue que l'impérissable.

Jeudi 17 janvier

Sagesse de Montesquieu, pour partie fondée sur sa naturelle bonne humeur.

Samedi 19 janvier

Journées colorées d'une certaine étrangeté, qui semblent vouées à l'Éros des rues. On pressent que la porte de l'aventure est large ouverte sur les labyrinthes du monde de la Femme. Ici, notre volonté n'agit pas, ni même notre pensée, pas davantage que notre désir. Il s'agit d'émanations d'un fluide que nous dégageons nous mettant en rapport avec l'un des rythmes de la vie fécondante. Nous devenons semblables à des conquérants pour qui toute soumission est par avance obtenue. Cet état se prolongerait-il, nous y pourrions puiser une formidable puissance créatrice; mais le temps s'égrène, l'intensité du feu intérieur décroît, nous laissant à notre faible ordinaire.

Les trajectoires d'un Don Juan ou d'un Casanova ont dû être marquées de cette sorte d'illumination – peut-être satanique, mais c'est là une autre histoire.

Heure si particulière de la journée, le crépuscule est comme livré à une sourde flambée des forces ténébreuses que la nuit ensevelira.

Les dieux pervers, les effluves du Mal, le souffle de la Mort ne sont jamais si proches de nous qu'au moment de ce déclin quotidien.

Dimanche 20 janvier

Je suis davantage occupé de ce qui, en moi, est le monde que de cet accident du monde qui est moi.

Néanmoins, je cultive cet écart que je suis – telle une rare essence; car, seul, mon exceptionnel me représente et, de la sorte, représente un fragment du monde.

Je suis question dont la solution est unique.

Je ne cherche pas à répondre autrement que par le constat.

L'intelligence pure, qui saisit le monde par un seul détail, refoulant l'impressionnisme de l'affectivité. La souffrance devient objet de curiosité, instrument de savoir.

Une certaine < froideur > chrétienne contient bien un peu de cela; aussi se balance-t-elle par l'incessant rappel à la *compassion*.

Voie sinueuse de l'âme. Voie droite de la pensée.

Dans leur état spontané, pensée et émotion ne sont jamais que de faibles dimensions. Tout art qui prétend les transmettre ou les reproduire se trouve alors contraint de les surcharger d'un matériel descriptif qui, en essence, leur est étranger, d'où la supériorité de l'aphorisme ou des textes courts sur les longues théories; celle des petits formats en peinture sur les vastes compositions.

L'art ne doit procéder que de l'éclat; alimenté qu'il doit être des connaissances les plus nombreuses, les plus possiblement approfondies. Au moment de créer, l'artiste doit être à lui-même *terra incognita* – bien que celle-ci soit chargée de toutes les riches substances connues.

En art, espace n'est pas grandissement.

« Sécurisation » de l'individu par les États, qui lui ôte son pouvoir inventif, créateur. Voilà qui est en concordance implicite avec le mouvement de notre temps où le « psychologique » prime en tout, jusques et y compris dans le vaste remous social.

La sécurité psychologique ne peut se dispenser des aides de la technique, avec ses risques d'étouffement des forces originelles qui sont cependant la vraie sève du génie humain. L'individu déléguant ainsi ses pouvoirs, la mécanisation est un moins qui l'achemine vers une certaine sclérose de ses fonctions les plus nobles. La robotisation s'étend alors à la pensée – qui ne retrouvera son libre exercice que par l'effet de la plus extrême violence collective.

Les actuelles aspirations et tentatives « révolutionnaires » ne sont que l'image de cette oppressante tension entre pensée et technique. L'un des dangers de ce conflit latent est qu'en vue de s'opposer à l'ordre technique, la pensée peut aisément se laisser séduire par la chimère nihiliste.

Le théâtre exige de son auteur qu'il reste proche du réel. Là sont sa force et sa limite.

Aspect « sportif », « tauromachique » du théâtre. La représentation d'une pièce est un match, avec ses péripiéties, sa foule dans l'arène, prête à applaudir ou à huer. Ce mouvement extérieur suscité par ses œuvres, l'auteur de livres ne le perçoit pas, ou qu'à peine. Art sans arrière-plan, provoquant la fascination qui lui est spécifique, encore qu'on puisse l'apparenter à celui, aujourd'hui perdu, de l'orateur; d'où le penchant des auteurs dramatiques à devenir des porte-parole. Ainsi, tout un théâtre qu'on pourrait qualifier de « circonstanciel » et qui ne peut avoir de durée en tant qu'œuvre d'art.

Seul un élément intemporel de poétisation est suscep-

tible de garantir de cet écueil l'œuvre théâtrale car, d'autre part, le calque réaliste lui est également funeste.

Le tortionnaire qui disait: « J'ai choisi mon camp. »

Lundi 21 janvier

Souvent avec autrui mes propos se ressentent de ce que je devine qu'il y aurait trop à expliquer pour que l'entretien atteigne ce degré à partir duquel pourrait s'établir une situation riche de sens.

Devant cet effort, auquel je suppose que l'interlocuteur rechignera, je prends le parti de renoncer et m'aligne sur sa mesure, quitte à me dévaluer à ses yeux, ne laissant paraître de moi qu'une image étrangère au tour habituel de ma pensée.

Afin de nous imposer sa loi, s'il est besoin, Éros utilise subtilement en nous le levier de nos regrets anticipés, sans lesquels il serait parfois inopérant.

Qu'est-il besoin de convaincre, les sentiers étant par avance tracés?

Non moins troublantes que les rêves dont nous nous souvenons sont ces images que nous produisons dans le sommeil et qui nous sont aussitôt dérobées, n'atteignant pas la zone de notre mémoire.

Nous échappe tout un réseau de signes qui nous sont cependant personnels et qui, sans doute, détiennent eux aussi quelques pièces décisives de l'échiquier de notre destin.

M'inspirant du mot de Gide, je dirais volontiers: « Sans doute est-il plus facile de renoncer à ce qu'on a

connu qu'à ce qu'on sait que, bientôt, on ne va plus pouvoir obtenir. >

En ce sens, le vieillissement est privation ressentie comme injustice. Sentiment faustien à incorporer au texte que je me propose d'écrire, sans espoir d'y parvenir jamais sous une forme proprement théâtrale.

De la chute des Anges. N'est-ce pas en raison de ce que sont intrinsèquement les hiérarchies célestes qu'elles ont eu un jour à se détacher de l'*Ets Haim*? Le concept de la Faute n'appartient-il pas au mouvement créateur, et n'est-il pas opportun de se remémorer certaines paroles accusatrices du Christ à l'endroit de Judas? Le Mal n'est pas révélation; il se manifeste en tant que partie intégrante de l'ensemble.

Dans cette perspective, il est du reste singulier de s'attarder à l'examen du rôle si ambigu de l'élément féminin en la personne de l'Ève de l'Éden.

Mardi 22 janvier

D'une nuit de mauvais sommeil, je ne retiens que des rêves confus d'où seule persiste l'image d'une rue au crépuscule sous une pluie battante que j'interprétais comme un bienfait du ciel.

Pour fugaces qu'elles soient, de telles visions nous laissent au réveil un sentiment de signe bénéfique dont la réalité devrait se ressentir.

J'envie désespérément depuis des semaines d'écrire une pièce, mais tout éclair créateur se refuse, provoquant un malaise que je traîne au long de mes journées, empoisonnant l'esprit, ma vie même. Quelle diablerie que de ne pouvoir se satisfaire de la seule fonction d'être.

Est-il en définitive si raisonnable de regimber contre ce qui est, dès lors que nous n'en saurions par notre rébellion modifier un iota? S'ajuster, sinon s'accommoder, est la position correcte. C'est que le présent seul nous concerne effectivement et que la forme de l'avenir ne dépend en rien de nos mouvements particuliers.

Lundi 28 janvier

Mis au lit deux jours par une grippe que rien ne laissait prévoir. Encore indisposé, j'ai néanmoins pris aujourd'hui le parti de me lever, d'autant plus contrarié par ce contretemps que j'avais envisagé de me mettre à l'ouvrage sur une pièce dont le sujet m'est brusquement apparu vendredi dernier: *L'Empailleur*, ou *Le Bonheur domestique*, qui présente quelques difficultés de composition dont je crois toutefois que je viendrai à bout sans trop de peine, compte tenu de la consistance de l'idée générale.

Jeudi 7 février

Dans ce monde en furie, où tout n'est que bruit et colère, il convient de se souvenir que « la mort de n'importe quel homme est un événement considérable ».

Dans le train pour Paris.

Il s'agit bien d'obtenir une espèce de douce complicité avec Dieu.

Lyon, lundi 3 mars

L'exquis vertige du monde des idées.

Dieu *est* le monde.

L'amertume de ne pouvoir définir son désir. Surgit alors la nausée de l'illimité, qui nous situe dans le non-réel de l'inaccessible. (D'une certaine manière, le désarroi psychologique, le *malheur* de l'imaginaire. C'est de cette frange du dolorisme que s'alimente le romantisme littéraire.)

Jeudi 6 mars

Un mois hier, le mardi 5 février, vers dix-huit heures, qu'est mort, à soixante-six ans, mon ami Adrien Sani, terrassé dans la rue, devant son domicile, par une crise cardiaque.

J'ai été et reste si affecté, si meurtri par cette brusque disparition que je n'ai pu même la mentionner à sa date dans ce cahier. J'ai perdu quelqu'un de cher; le chagrin demeure en moi telle une cicatrice sensible. Depuis, pas un jour ne s'est écoulé sans que j'aie pour lui une pensée. J'ai éprouvé de la sorte combien tout homme est irremplaçable.

Je me dois également de rapporter qu'à deux reprises déjà il s'est manifesté à moi de façon bénéfique, la première, environ une semaine après son décès, par l'intermédiaire d'un rêve prémonitoire, l'autre, hier, par l'intervention d'une personne avec laquelle nous étions lui et moi en rapport.

Je suis pour l'instant incapable d'ajouter quoi que ce soit à ce constat.

Samedi 8 mars

Comme je parlais à Truphémus de la perte de mon ami Adrien et de l'élan religieux qui l'avait rapproché de l'Église dans les dernières années de sa vie, sans qu'il s'en ouvre à moi autrement qu'avec la plus extrême pudeur,

surmontant sa naturelle discrétion il m'a posé certaines questions concernant ma propre expérience spirituelle et mes réponses nous ont amenés à faire état de cette constante confrontation de l'artiste avec les pouvoirs magiques de la création.

Pour la première fois depuis que nous nous connaissons, il m'a semblé déceler chez lui ce que j'appellerais une espèce d'inquiétude métaphysique qui, compte tenu de la pureté de son aventure artistique, n'est pas pour me surprendre.

Je lui ai également parlé du livre d'Adrien, *Les Vergers de la mer*, qu'il m'appartient désormais de mettre en forme dès que sa famille m'aura confié ses papiers de travail et la totalité des enregistrements sur bandes magnétiques qu'il avait employées en raison de sa vue de plus en plus défectueuse. Quelques jours avant sa mort il m'avait annoncé par téléphone que la rédaction en était enfin achevée, après vingt-quatre ans de travail épisodique. Probablement l'était-elle dans son esprit, mais l'état des manuscrits exige une révision et un minutieux agencement qui demanderont des mois de labeur que je puis seul mener à bien, accoutumé depuis si longtemps au style particulier de ce long poème.

Ce n'est pas sans une vive émotion que je me souviens qu'il y a moins d'un an, lui reprochant une fois de plus sa lenteur, il m'avait répondu qu'il avait le sentiment que, son livre fini, il disparaîtrait. Je ne puis évoquer une telle singularité sans en avoir le cœur serré.

Cette mort s'inscrit dans mon existence comme une brisure.

Dimanche 9 mars

Écouté ce matin avec agrément le *Concerto pour piano et orchestre n° 1*, de Brahms, retenu à la fois par la déli-

catesse et la puissance tempérée de cette œuvre, qui me semble se situer parfois à la frange de l'élan romantique, que son auteur sait museler à point nommé.

De quelle grâce ne devons-nous pas sans cesse bénéficier afin d'échapper ici-bas aux cercles noirs, toujours prêts à nous engloutir ?

C'est miracle qu'au cours de nos vies nous soyons soustraits à la force satanique qui nous environne et dont les représentants humains, qui n'aspirent qu'à être actifs, sont légion. Passer entre les mailles du filet est une sorte d'élection.

Je transmets au monde la représentation du monde que je suis et, ainsi, l'enrichit.

Pouvoir s'exprimer est une vertu édifiatrice.

Environ une dizaine de jours après sa mort, Adrien m'apparut en rêve, m'introduisant en m'y précédant dans un cimetière ouvrant sur un vaste espace désert que j'identifiai d'abord comme étant « le pays de Hölderlin », pour bientôt m'apercevoir qu'il s'agissait en fait du « Danemark de Kierkegaard », ce qui m'emplit d'aise. Mon regard fut ensuite retenu par d'étranges plantes grimpanes portant des fruits semblables par leur forme à de laiteuses orchidées qui semblaient comestibles, ce que j'interprétai tel un signe d'abondance.

Un événement significatif dans la matinée du lendemain me démontra ce que ce rêve avait de bénéfiquement prémonitoire.

Je suis heureux qu'un lien de cette nature se soit si rapidement manifesté entre nous après sa disparition.

Lundi 10 mars

Rêve de plantes et d'eau au caractère symbolique de gestation qui ne m'a pas échappé, même dans le sommeil ou, peut-être, dans l'état de demi-réveil qui a suivi, car je me souviens m'être demandé si ces plantes n'étaient pas en train de s'étioler. Pérégrination dans le monde aquatique des contrées périphériques de la grande Origine.

Rêvé ensuite qu'après diverses péripéties dans la ville, où G. conduisait la voiture dans laquelle nous nous trouvions, je ne réussissais que difficilement à la retrouver à la nuit tombante dans les petites rues d'un quartier animé quelque peu inquiétant.

Certains repères de la réalité expliquent en partie cette situation onirique, que j'ai alors tendance à interpréter comme un avertissement.

Vendredi 14 mars

Ce n'est pas la première fois que j'observe que les périodes pendant lesquelles des nécessités impératives m'appellent hors de chez moi coïncident avec un affaiblissement de ma vie spirituelle tel qu'il me rend particulièrement vulnérable. Le malheur trouve alors dans la muraille protectrice les brèches par où il peut aisément s'introduire. État qui m'engage, non sans raison, à craindre ces intermèdes de dissolution de ma force intérieure, comme si la vie dite active, non exclusivement consacrée au travail intellectuel dans la solitude, constituait pour moi une menace dont j'ai tout à redouter.

N'est-ce pas au cours d'une de ces périodes qu'est venue s'inscrire de façon brutale la mort d'Adrien, qui laisse en moi une ombre de tristesse que, d'ores et déjà, je sais ineffaçable?



Louis Calaferte

Le journal est le lieu particulier où un écrivain se retranche et se livre. Dans ses carnets, Louis Calaferte nous entretient de ce qui n'apparaît que peu ou pas du tout dans le reste de l'œuvre : Dieu, les rêves, la vie intérieure, l'archaïque et le cosmique, l'amour de sa femme et de certains écrivains. C'est le moment du secret et de la confession :

« Ainsi que je m'y attendais, on m'a fait le reproche de me situer en marge du monde social. Impossible de faire entendre à ces esprits farcis d'actualité que l'aventure intérieure est mon seul objet et qu'en s'efforçant de le cerner du plus près on risque fort d'atteindre à l'universel, selon le mot de Gide. Quant à la retraite dans laquelle j'ai choisi de vivre, je mesure à quel point elle est en tout étrangère à cette faune dont l'épisodique fréquentation ne m'engagerait cependant guère à réviser mon attitude. »

MIROIR DE JANUS



9 782070 736317

A 73631 ISBN 2-07-073631-8

93-X

150 FF tc